MISSIONS DE LA RIVIÈRE-ROUGE.

•

VINGT ANNÉES DE MISSIONS DANS LE NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE[1].

V

1864. — Aussitôt que le Vicaire de nos Missions de la Rivière-Rouge apprit que le R. P. VANDENBERGHE était en Amérique, il lui écrivit pour le conjurer de se rendre jusque dans ces Missions. Le R. P. Visiteur ayant ordre de pousser jusqu'au diocèse de Saint-Boniface, l'acceptation de l'invitation de ses frères de la Rivière-Rouge devenait une obligation que son cœur généreux accepta volontiers. Toutes les mesures étant prises pour atténuer, autant que possible, à cette époque de l'année, les difficultés du voyage à travers le désert, le R. P. VANDENBERGHE partit du Canada à la fin d'avril, en compagnie d'une nombreuse escouade de Sœurs de charité, que la Provinciale de leur maison de Saint-Boniface avait recrutée à leur maison mère de Montréal, à la suite du Chapitre général auquel elle avait assisté. C'est le 22 mai que les Oblats de la Rivière-Rouge avaient le bonheur de recevoir au milieu d'eux le digne représentant de leur Révérendissime et bien-aimé Supérieur Général. Il nous serait difficile d'exprimer la joie qui animait nos cœurs à tous. L'arrivée du R. P. Visiteur nous mettait tout à fait en famille à plus de deux mille lieues du centre de la Congrégation. Un abîme, au moins de distance, semblait toujours exister entre nos supérieurs et nous ; entre la tête de la Congrégation et nous, ses membres, sinon les plus

[1] Voir le numéro précédent, p. 342.

éloignés, du moins les plus isolés. Outre l'isolement fraternel, que la plupart d'entre nous ont supporté si souvent et pendant si longtemps, il y a l'isolement filial, que nous subissons tous. Préoccupés de nous-mêmes, comme le sont toujours plus ou moins tous les égoïstes fils d'Adam, préoccupés de nos œuvres, parce que c'est une partie de nous-mêmes, nous nous figurions facilement n'être point compris, et nos œuvres nous semblaient n'être point appréciées, du moins au point de vue où le rapprochement nous les fait voir. Membres de la Famille, non-seulement par notre profession religieuse, mais bien aussi par la vive affection que nos cœurs ressentent pour elle, nous voyions, ce semble, un lien nouveau se former et resserrer cet attachement si juste et si sincère. Merci, mon Révérendissime et bien cher Père; merci, d'avoir pensé à nous dans notre isolement; merci, dans l'impossibilité où vous étiez de nous procurer le bonheur de vous voir vous-même, de vous être fait représenter auprès de nous, et d'avoir choisi à cet effet le si digne et si vertueux Père Vandenberghe. Que ce bon Père accepte aussi publiquement l'expression de notre reconnaissance pour les moments de vrai bonheur et de si douce consolation que son arrivée au milieu de nous assurait à tous. Pour nous personnellement, qui n'avons pour ainsi dire connu de la vie de communauté que celle nécessairement exceptionnelle que nous menons ici, notre joie était peut-être plus vive que celle de tous les autres. Animé d'un vif désir du bien, d'un vif désir de rendre nos frères heureux, nous sentons à chaque instant tout ce qui nous manque pour arriver à ce double but, la fin de toutes nos pensées, la source des plus ardents battements de notre cœur. Nous allions donc trouver dans celui qui nous arrivait ce après quoi nous soupirions depuis la fondation de nos Missions. Le P. Visiteur, tout imprégné de l'esprit de la Famille, aidé de la connaissance des personnes, des lieux, des œuvres, des besoins, allait nous indiquer sûrement la voie véritable. Notre faiblesse allait trouver où s'appuyer; nos doutes, un juste éclaircissement; les légitimes aspirations de notre cœur, l'élément qui devait les nourrir et les développer. Puis une amitié de vieille

date promettait de joindre à tous ces avantages une satisfaction à laquelle nous ne saurions être indifférent. Aussi nous goûtâmes une joie abondante, et c'est dans toute la sincérité de notre âme qu'en entrant dans notre cathédrale avec le R. P. Visiteur, nous nous écriâmes : *Te Deum laudamus!* L'Evêque de Saint-Boniface était aussi heureux que le Vicaire de nos Missions; il savait combien cette visite serait profitable à son diocèse, et pour témoigner au R. P. Visiteur de son profond respect et de son entière confiance, il lui remit de suite des lettres de Vicaire Général.

Le P. Visiteur voulut bien s'étonner de voir quelle est la position des Missionnaires catholiques de la petite colonie d'Assiniboia. L'ascendant qu'ils y exercent le frappa surtout; la population catholique, malgré ses défauts, lui parut, avec raison, animée d'une foi vive et d'un bien bon esprit; puis la position physique et matérielle le surprit aussi. La cathédrale, sortie à peine de ses ruines et non encore achevée, l'étonna par la régularité de ses lignes, l'élégance de ses formes et la solidité de sa construction. Le couvent et le collége lui parurent des édifices raisonnablement en proportion avec l'œuvre religieuse et civilisatrice qu'ils sont chargés de développer et de conduire à bonne fin. L'Evêché, dont les travaux s'élevaient à peine au-dessus du sol, dessinait déjà les proportions du noble édifice qui avait été entrepris pour offrir un séjour commode à ceux de nos Pères que l'Evêque est heureux d'avoir habituellement auprès de lui, et aussi un lieu de refuge pour ceux des nôtres qui pourraient avoir besoin de faire diversion aux fatigues exceptionnelles de la vie de Missionnaire chez les sauvages. En un mot, notre aimable Visiteur voulut bien nous faire le compliment qu'il ne s'attendait pas à si bien. Nous avions donc la consolation d'être plus civilisés qu'on ne nous avait crus. Qu'on nous pardonne cette naïveté, c'est bien un peu ce que nous pensions nous-mêmes. Nous étions heureux de voir cette conviction partagée par celui dont l'opinion nous était à si juste titre d'un grand poids. Tous les Pères de la colonie et des environs se réunirent pour saluer l'heureuse arrivée du R. P. Visiteur. Notre

clergé séculier, peu nombreux, mais si dévoué, comprit notre juste joie, et vint la partager en offrant ses respects à celui qu'il était si heureux de connaître. Quinze jours d'une véritable jouissance marquèrent le séjour du R. P. VANDENBERGHE à Saint-Boniface.

On comprend facilement que les merveilles de notre localité ne peuvent pas captiver l'attention bien longtemps. Aussi, pour empêcher que le désenchantement n'enlève au R. P. Visiteur les favorables impressions de son arrivée, hâtons-nous de lui faire part de ce qui nécessairement fera sur son esprit une impression bien forte ; hâtons-nous de lui raconter ce qu'ont fait nos zélés Missionnaires depuis le commencement de cette année. Comme à tout seigneur tout honneur, parlons d'abord de Monseigneur de Satala : nous avons frémi à la seule pensée du danger que ce pieux Prélat avait couru en suivant l'attrait de la charité qui le portait à visiter ses frères de Saint-Joseph. Une autre épreuve l'attendait à son retour : il s'égara encore sur le grand lac des Esclaves. (Hélas ! pourquoi faut-il que les infortunés évêques du Nord soient sujets à tant d'égarements?) Cette fois, Monseigneur n'était pas seul ; Sa Grandeur était bien accompagnée et en vue du rivage, en sorte qu'on y campait et y faisait du feu au besoin. La position, pour être moins pénible et moins dangereuse que la première fois, n'était pourtant pas des plus agréables. Le givre était si épais qu'il confondait toute la plage et tous les points de vue en une indéfinissable uniformité, qui mit à défaut l'habileté, pourtant si grande, de nos sauvages et de nos métis. Les provisions s'épuisaient, déjà Sa Grandeur et ses compagnons en étaient réduits à l'extrémité de tuer un de leurs maigres chiens de charge pour se nourrir, lorsque Monseigneur lui-même, après plusieurs *jours d'égarement*, contredisant ses guides, parvint à trouver quelques traces et à s'orienter. Comme dans presque toutes les épreuves de la vie, la joie succéda à la peine. L'année était renouvelée et les glaces du grand Lac avaient seules offert leurs souhaits à Mgr GRANDIN.

Nous avons vu le P. LESTANC arriver au fort Alexandre tout

transi de froid ; les calorifères du fort le réchauffèrent, pendant que son zèle s'efforçait d'embraser tous les habitants du feu sacré de la divine charité.

Le P. André avait besoin de tout l'éclat de son importante mission pour faire diversion à la rigueur de la saison, à la recherche des chefs sioux ; ses efforts et son influence auraient eu un plein succès pour pacifier la masse de cette nation, si l'indigne trahison de quelques subalternes de l'armée américaine n'avait pas mis des obstacles insurmontables aux efforts de notre cher confrère. Celui-ci en fut quitte pour ses peines, ses fatigues et ses regrets, car son cœur ne tient pas compte de la récompense pécuniaire, assez libérale, qu'il a reçue ; ce n'est pas ce qu'il recherchait. Les Sioux y gagnèrent plus d'estime pour le Prêtre catholique et une haine plus invétérée pour les agents que le gouvernement des Etats-Unis emploie auprès des sauvages.

Dans le même temps, le P. Richer parcourait des camps de métis dispersés sur différents points boisés des prairies pour y passer l'hiver. Ces hivernements (comme on les appelle) réunissent un grand nombre de familles catholiques, qui, éloignées ainsi de tout établissement fixe, sont entièrement dépourvues de tout secours religieux. La Mission du P. Richer leur vint en aide, et, en général, ils surent en profiter.

A peine arrivé à Saint-Albert, le P. Caer en repartait pour une visite d'hiver au milieu des sauvages de la prairie, afin d'y affermir les chrétiens et d'y continuer la conversion des infidèles. On voit que les rigueurs de l'hiver éprouvent, mais ne découragent pas. Comme d'autres braves, nos Missionnaires peuvent chanter « qu'ils ont vu glacer leurs corps sans refroidir leurs cœurs. »

Le P. Simonet, venu à Saint-Boniface pour s'y joindre à ses confrères dans les pieux exercices de la retraite annuelle, fut ensuite envoyé à Pembina pour y donner Mission aux militaires catholiques qui y étaient stationnés. Il retourna ensuite au Bout du Lac, où il passa le reste de l'année, visitant quelquefois Saint-Boniface et le poste Manitoba.

Le P. Eynard prenait le frais, lui aussi, en mesurant la dis-

tance qui sépare la Mission de la Nativité, où il était, de celle de Notre-Dame des Sept-Douleurs, où il se rendit. Le trajet se faisant tout entier sur le même lac Athabaskaw, notre pieux voyageur n'avait pas, du moins, à lutter contre les difficultés d'un terrain accidenté.

Les mêmes avantages étaient réservés au P. PETITOT, se rendant de Saint-Joseph au fort Raë. La Mission de Saint-Raphaël ne fut pas le seul théâtre où s'exerça le zèle du Missionnaire. Les Plats-Côtés de chiens, ces sauvages campés du côté du grand lac d'Ours, demandaient avec instance qu'on se rendît jusqu'à leur camp. Le P. PETITOT accéda volontiers à leur demande, et certes, son voyage ne fut pas inutile, puisqu'il eut l'inappréciable consolation de baptiser 319 de ces sauvages, et entendre environ 600 confessions.

Pendant que le P. PETITOT recevait parmi les enfants de Dieu et de l'Eglise un si grand nombre des Indiens de la tribu des Plats-Côtés de chiens, les anges gardiens de ces heureux néophytes achevaient de tresser au ciel la couronne d'immortalité destinée au premier Missionnaire de cette tribu. C'est dans un monde meilleur, où son zèle en avait déjà placé plusieurs, que le P. GROLLIER devait connaître les fruits, si abondants, de sanctification, produits par la semence de salut qu'il avait, le premier, jetée sur ces plages arides et glacées. Le 4 juin, la mort ouvrait, parmi nous, son funèbre catalogue pour y inscrire le nom du zélé P. Henri GROLLIER, qui, après douze ans d'apostolat, remettait son âme à son Créateur. Digne enfant de Marie Immaculée, il mourait de la mort des prédestinés, remplissant d'admiration et de confiance tous ceux qui furent témoins de son trépas. La gloire de Dieu avait toujours été le mobile de ses actions ; au dernier moment elle fut encore le thème de son délire, et, bien sûr, une éternité de bonheur lui prouvera que, lui aussi, avait choisi la meilleure part.

Le R. P. VANDENBERGHE était venu à la Rivière-Rouge, avec la pensée de ne point aller plus loin ; nos sollicitations, appuyées sur les meilleures raisons, lui persuadèrent que sa visite n'aurait qu'un bien faible résultat s'il ne voyait que Saint-Boniface et ses environs, puisque ce n'est pas là que sont

nos Missions sauvages proprement dites. On conçoit facilement qu'il nous en coûtait de faire au bon Père Visiteur une demande qui devait lui imposer une année entière de retard, et un voyage de plusieurs mois, pendant lesquels il lui faudrait vivre de la vie du Nord, souffrir avec et comme nous. Son dévouement bien connu, la force de sa santé et son âge nous encourageaient; c'étaient autant de raisons ajoutées aux autres, pour nous faire réjouir de ce que vous aviez bien voulu le choisir comme Visiteur. Il en est peu auxquels il eût été possible de demander les épreuves et les fatigues du long voyage qu'exigeait la visite de nos Missions de l'intérieur. Le R. P. VANDENBERGHE nous édifia et nous consola beaucoup, en consentant à partir pour le Nord. Il s'embarqua, le 4 juin, sur les bateaux du Portage à la Loche. Une Sœur de charité et une de leurs généreuses *filles données* prenaient passage sur les mêmes embarcations pour l'Ile à la Crosse.

Le P. ANDRÉ, venu en hiver à Saint Boniface, pour la retraite, reçut, au mois de mai, la visite de Mgr TACHÉ. Après avoir salué le R P. Visiteur à la Rivière-Rouge, il partait pour Saint-Paul Minnesota, allant rendre compte à Mgr GRACE de l'état des Missions de son diocèse confiées à nos soins, et rendre compte aussi, au général Sibley, de la mission de pacification qu'il lui avait confiée au nom du gouvernement, ainsi que des causes qui avaient paralysé son action. Comme on pouvait s'y attendre, ce cher Père fut accueilli favorablement des deux autorités auxquelles il était comptable de ses actes administratifs.

Les Pères de la Siskatchewan voulurent encore agrandir le champ déjà si vaste de leurs travaux apostoliques, l'arène sur laquelle ils combattaient avec tant de courage et de succès. Le P. RÉMAS partit pour le petit lac des Esclaves, autrefois visité par M. Bourassa, puis par M. Lacombe, mais délaissé depuis 1855. Le voyage est long et difficile, le zèle le fit entreprendre avec courage. 40 baptêmes en furent un des fruits extérieurs. Ce poste fut confié à la protection de saint Bernard.

Le P, VÉGREVILLE, sentant sa santé se délabrer, quitta le lac Caribou pour venir à Saint-Boniface, où il arriva au milieu

de juillet, après avoir donné ses soins aux chrétiens qui se trouvaient sur son passage.

Cependant le temps fixé pour le terme de la visite de Mgr Grandin dans le district d'Athabaskaw-Mackenzie était accompli. Ce vénérable Missionnaire laissa donc la Providence, vit en passant les Missions de Saint-Joseph et de la Nativité. Avant de laisser le Vicariat apostolique de Mgr Faraud, Mgr Grandin y arrêta les dispositions suivantes : le P. Clut devait rester seul avec le Fr. Salasse ; le P. Eynard, qui partait d'Athabaskaw, prendrait avec lui le P. Petitot en passant à Saint-Joseph, y laissant le P. Gascon seul, et se rendrait à la Providence, où se trouvaient déjà le P. Grouard et le Fr. Alexis. Le P. Grouard s'embarquerait à la place du P. Eynard, pour continuer, avec le P. Petitot, jusqu'au fort Simpson, où tous deux donneraient la plus belle Mission possible, à la suite de laquelle le P. Petitot descendrait à Good-Hope, pour y rejoindre le P. Séguin et le Fr. Kearney, puis prier sur la tombe du digne P. Grollier, qu'il allait remplacer, et soutenir, par la pensée de la sainte mort de ce Père, les dispositions heureuses dont son cœur est rempli. Le P. Grouard, lui, retournerait au fort de Liard goûter les abondantes consolations que le Dieu bon lui avait prodiguées l'été précédent, en accordant tant de grâces aux sauvages. Ce Père reviendrait ensuite par le fort Simpson jusqu'à la Providence. Ces dispositions prises, Mgr Grandin fit ses adieux au Vicariat Athabaskaw-Mackenzie. Pour faire mieux comprendre les justes regrets et la douleur occasionnés par ce départ, que l'humilité de notre si digne Coadjuteur et Provicaire nous permette de traduire ici ce qui lui fut adressé à lui-même, par un des officiers de l'Honorable Compagnie de la baie d'Hudson, qui l'avait vu à l'œuvre dans le district de la rivière Mackensie et qui, par cela même, pouvait plus justement apprécier le zèle et le dévouement du premier Evêque qui avait visité ces lointaines régions :

14 janvier 1865.

« Mon cher Seigneur,

« La réception de votre si estimée lettre du 24 juillet der-

pier ne m'a pas causé plus de satisfaction que la nouvelle de votre heureux retour, après un long séjour dans le Nord, où, comme je l'ai vu de mes propres yeux, vous avez glorieusement suivi les exemples de votre illustre prototype saint Paul, travaillant de vos propres mains et prèchant fidèlement, à temps et à contre-temps, l'Evangile de Jésus-Christ aux païens. La noble abnégation, le calme, l'admirable énergie avec lesquels vous avez supporté des difficultés, surmonté des obstacles et enduré des souffrances d'une nature exceptionnelle, est au-dessus de tout éloge. Pour ma part, quoique j'aie passé une quinzaine d'années dans ces régions sauvages, que j'aie vu et senti, dans ma propre personne, plusieurs des vicissitudes de la vie de l'extrême Nord, je reculerais devant les souffrances et les privations si longues, si multipliées et si continuelles que Votre Grandeur a endurées sur les bords de la rivière Mackenzie. Si vos amis éloignés vous avaient vu, comme moi, dans *un palais* construit avec quelques troncs d'arbres informes, superposés les uns sur les autres, à une élévation de 6 ou 7 pieds, éclairé seulement par quelques grossiers morceaux de parchemin qui seuls servaient de croisées, n'ayant que le sol glacé pour votre parquet, et pour porte quelques planches mal jointes, à travers lesquelles la neige et le vent pénétraient à chaque instant; pour couche, quelques morceaux de bois sur des tréteaux; pour nourriture habituelle, des aliments que le dernier des domestiques de la belle France aurait rejetés avec mépris ; vos longs et pénibles voyages, souvent dans un demi-état de jeûne, n'ayant pour compagnons que des barbares qui n'ont rien des habitudes ni des sentiments qu'inspire la civilisation européenne, certainement ces amis auraient versé des larmes d'attendrissement sur votre malheureux sort. Je sais que votre patience sans exemple et votre courage inaltérable ont excité l'admiration de tous les officiers du district, sans parler de l'estime si pleine d'affection que les qualités personnelles de Votre Grandeur ont inspirée à toutes les classes des habitants de la rivière Mackenzie. Volontiers, je vous félicite de votre heureux retour, après l'accomplissement de devoirs si ardus, remplis souvent

au milieu des fatigues et des peines d'esprit et de corps.

« J'ai appris avec un regret sincère la mort prématurée du R. P. Grollier. Quelles qu'aient été ses relations avec d'autres, je dois avouer que j'ai toujours trouvé en lui un aimable compagnon, plein de zèle pour l'accomplissement de ses devoirs, et un ferme support des intérêts de la Compagnie parmi les sauvages. Tel est, au reste, le caractère général de tous ceux de vos Missionnaires avec lesquels j'ai eu des relations. Je considère l'estime et l'affection que je nourris pour quelques-uns de ces messieurs, comme l'un des plus chers souvenirs qui me restent de mon séjour dans ce pays. »

Mgr Grandin arrivait au portage de la Loche ; que l'on juge de sa surprise, de sa joie et de son bonheur, lorsqu'en y débarquant il apprit l'arrivée d'un Visiteur, du R. P. Vandenberghe, qu'il ne savait même pas avoir été envoyé en Canada. Il faut avoir vécu de notre vie, de nos privations, de notre impitoyable isolement, pour comprendre ce qu'une telle surprise cause d'émotions, cause de véritable jouissance.

Le Père Visiteur était parti de Saint-Boniface avec la pensée de se rendre jusqu'à Athabaskaw ; Mgr Grandin, le voyant fatigué et exposé à des difficultés particulières pour le reste du trajet, étant d'ailleurs en état de lui rendre un compte fidèle, rendu intelligible par l'analogie exacte entre les Missions d'Athabaskaw et celle qu'il devait visiter, le détermina à ne pas aller plus loin. Tous deux reprirent ensemble le chemin de l'Ile à la Crosse, où ils arrivèrent heureusement le 5 août. C'est là que Monseigneur de Saint-Boniface avait promis de rencontrer le Révérend Père Visiteur, pour continuer la visite en sa compagnie. Le temps du départ approchant, Monseigneur régla ce qui suit : le P. Lestanc fut retiré du Collége et placé à l'Evêché comme Supérieur, le P. Le Floch continuait le service de la paroisse de Saint-Boniface, le P. Végreville devait remplacer le P. Lestanc au Collége, tandis que le Fr. Duffy y continuerait l'enseignement de la langue anglaise ; le P. Richer reçut son obédience pour les Missions de Saint-Joseph et de Pembina, en remplacement du P. André, qui fut appelé à l'Evêché et chargé de la desserte de Saint-Charles. Le 14 août,

l'Evêque de Saint-Boniface bénissait son peuple, embrassait ses frères et, se recommandant aux prières de tous, prenait le chemin de l'Ile à la Crosse par terre ; le 15, accompagné de son Grand Vicaire et du P. VÉGREVILLE, il arrivait à la première station des Missions du P. SIMONET où, le 16, il donnait la confirmation à 40 personnes. Le 17, il avait laissé et compagnons et maisons, et s'acheminait seul, avec son guide et un autre jeune homme.

Rendus au fort Ellice, le manque d'eau sur la route ordinaire détermina nos voyageurs à suivre la vallée de la rivière Qu'Appelle. Nous étions bien aise de cette circonstance ; nous n'avions jamais vu le lac Qu'Appelle, pourtant nous savions qu'il avait été le siége d'une Mission protestante, que des catholiques s'y rendent tous les ans en grand nombre ; enfin, que la Compagnie y commençait, cette année-là même, un poste de traite pour les tribus sauvages qui le visitent habituellement. C'est avec plaisir que nous longeâmes la petite rivière, voyant varier les scènes si pittoresques et si gracieuses qui se multiplient à chaque instant, dans la vallée profonde qui encaisse le petit ruisseau, et qui fut probablement autrefois le lit d'un grand fleuve, enfermé entre des côtes escarpées, à plusieurs centaines de pieds d'élévation. Plusieurs jolis lacs ajoutent encore aux charmes de cette délicieuse vallée et semblent attester, eux aussi, qu'elle fut autrefois remplie d'eau. Arrivé au centre de ces lacs, qui sont de véritables viviers, nous y trouvâmes toutes les raisons d'y fonder un établissement, ainsi que les éléments nécessaires à sa prospérité. Nous promîmes donc aux quelques familles que nous y rencontrâmes, que nous y viendrions l'année suivante y donner la Mission et y jeter les premiers fondements de l'établissement projeté.

Toutes les autres circonstances de ce voyage s'étant accomplies comme nous les avions prévues, au jour du rendez-vous, nous vîmes arriver les deux sauvages de l'Ile à la Crosse, qui venaient nous prendre là où le voyage avec des chevaux devenait impossible.

Le canot d'écorce si frêle, si gentil et si rapide, recevait à son bord notre pauvre Grandeur bien souffrante, bien fatiguée

et surtout bien désireuse d'arriver à l'Ile à la Crosse. Les deux excellents Indiens qui nous conduisaient et qui étaient de vieilles connaissances, devinèrent facilement ce qui se passait en nous, aussi ils ne s'épargnèrent pas. Il fallait six jours de navigation ordinaire : « Mon Père, nous n'en mettrons que quatre, le beau clair de lune vaut le soleil là où la navigation est facile, » et ces bons jeunes gens sacrifiaient deux de leurs nuits pour hâter la satisfaction qui nous était réservée le 15 septembre. Dès le lever du soleil, nous entrions dans le lac de l'Ile à la Crosse et puis, bientôt, la grande croix, le clocher argentin, l'église, tout l'établissement de la Mission de Saint-Jean-Baptiste reflétaient les rayons de notre magnifique soleil de septembre. En nous renvoyant à la figure des flots de lumière, cette vue inondait notre âme des plus délicieuses émotions. Là, sur les bords de ce lac tranquille, dans un site que bien des touristes admireraient avec enthousiasme, s'assied cet établissement qui a déjà fait tant de bien, et qui en promet davantage pour l'avenir. Nous rapprochions, pour le comparer, ce qui se passait en ce moment dans notre cœur, de ce qui s'y était passé dix-huit ans auparavant lorsque, pour la première fois, nous arrivions à cette même Ile à la Crosse où, alors, il n'y avait rien pour le Seigneur ; rien, si ce n'est le bon vouloir des sauvages, le bon vouloir des Missionnaires qui venaient les évangéliser. Merci, mon Dieu, d'avoir béni nos efforts, d'avoir accepté les sacrifices que nous vous avons offerts, d'avoir écouté les accents des prières ardentes que nos cœurs vous ont adressées. Ce que nous avons vu à l'Ile à la Crosse, la dernière fois que nous l'avons visitée, prouve jusqu'à l'évidence que nous n'avons pas prié en vain, la première fois que nous en avons foulé le sol.

Notre cœur chantait intérieurement l'hymne de la reconnaissance, ses battements précipités semblaient marquer la cadence qui guidait le jeu des avirons pour imprimer à notre course une rapidité particulière. La nacelle volait pour ainsi dire sur les eaux.

De toutes parts des salves joyeuses disaient que notre allégresse et notre bonheur trouvaient leur écho sur cette rive, où

les heureux enfants de l'école agitaient les oriflammes qu'ils tenaient en main ; un instant après, nous étions dans les bras de Mgr Grandin et du R. P. Vandenberghe, mêlant nos larmes et confondant nos émotions; puis le bon P. Moulin, les FFr. Dubé et Péréard nous donnaient l'accolade fraternelle ; notre joie fut mise au grand complet par la rencontre du P. Gasté, venu tout récemment du lac Caribou. Nous revoyions aussi, avec un plaisir bien sensible, les bonnes Sœurs de la charité, toujours si dévouées et si généreuses.

Le Révérend Père Visiteur, arrivé depuis plus d'un mois à l'Ile à la Crosse, s'y trouvait avec six Oblats, deux évêques, deux prêtres et deux frères convers. L'ensemble de l'établissement, la piété du bon peuple qui le visite, lui faisaient dire qu'il n'aurait jamais cru pouvoir trouver, au milieu des forêts, à de pareilles distances des dernières limites du monde civilisé, un ensemble aussi complet, une œuvre aussi parfaite. Ce témoignage nous causa la plus vive satisfaction, il confirmait notre opinion. Plusieurs de nos Missions ressemblant à celle-là, nous étions heureux de voir que le travail de nos frères causait quelque contentement à nos supérieurs.

Les heures de cette douce réunion durent se compter ; car, pour faire le bien, le repos ne peut pas être long. C'est le P. Gasté qui, le premier, devait s'arracher à cette jouissance, et par son départ diminuer celle des autres. Ce digne enfant de la Famille, arrivé au portage du fort de Traite après le passage du Révérend Père Visiteur, y avait trouvé une lettre l'invitant à monter à l'Ile à la Crosse, et c'est ce qui explique le bonheur de l'y trouver; mais il fallait repartir pour retourner au lac Caribou ; le 20, il nous faisait déjà ses adieux. Nous admirâmes son courage, sa généreuse abnégation. Ce cher Père partait seul pour aller passer seul dix mois à ce lac Caribou, le coin le plus dénué du diocèse, et le Missionnaire partait volontiers, satisfait de son sort. Que Marie le garde ! Que Dieu le protége ! Comment nos Missions ne réussiraient-elles pas ? Elles sont servies avec tant de dévouement et de zèle.

Après le départ du P. Gasté vint le tour du P. Moulin, qui,

heureux comme un prince, le cœur fort comme un apôtre, prit joyeusement congé des illustres voyageurs, dirigea sa course vers le portage à la Loche, où il fit beaucoup de bien. Il en revenait aux premières glaces pour ne s'arrêter qu'un seul jour à l'Ile à la Crosse, et continuer ensuite jusqu'à Carlton, où il était convenu qu'il irait préparer les fidèles à la visite de leur Premier Pasteur.

Mgr GRANDIN lui-même fut obligé de faire une absence de plusieurs jours pour voir des malades.

Les exigences de la saison avaient fixé au 8 octobre le départ du R. P. Visiteur et de Mgr de Saint-Boniface. Cette fois encore, le Ciel voulut bien déranger le cours ordinaire de la température ; le temps était remarquablement beau, les voyageurs crurent pouvoir différer jusqu'au 15. C'est en ce jour qu'ils firent leurs adieux à Mgr GRANDIN, qu'ils laissaient seul et malade. Nous l'avons déjà dit, et tout le monde comprend qu'il est plus facile d'imaginer que d'exprimer ce qui se passe dans le cœur en de pareils moments. Le même petit canot d'écorce, conduit par deux excellents sauvages montagnais, reçut les deux voyageurs. C'était un mode nouveau pour le R. P. VANDENBERGHE. C'en était un bien connu de Mgr TACHÉ, mais dans des circonstances telles qu'il pouvait dire, lui aussi : « C'est du nouveau. » Toujours seul dans ces petits canots, comme le temps nous a souvent duré ; mais en si bonne et si aimable compagnie cette fois, nous comptons parmi les agréables journées de notre vie les huit qui nous conduisirent au lac Froid. Là nous attendait depuis longtemps le P MAISONNEUVE. Ce cher confrère avait bien voulu se donner, à lui et à nous, le plaisir de venir nous rencontrer. Nous passâmes le dimanche avec les Montagnais du lac Froid. Le lundi, nous montions à cheval, et après une course de cinq jours, le 28 octobre, à une heure après midi, nous arrivions au lac La Biche. A ce même moment, la pluie cessait, le soleil venait raviver la scène et nous permettre de contempler et d'admirer le magnifique établissement de Notre Dame des Victoires. La fusillade exécutée par les premiers habitants que nous rencontrâmes annonçait notre approche. L'aimable P. TISSOT et l'excellent

Fr. Bowes nous firent l'accueil le plus cordial, Ici aussi de bonnes Sœurs de la charité donnent leurs soins à la population et partagèrent la joie de notre arrivée. Notre établissement du lac La Biche est vraiment admirable, non-seulement dans son ensemble, mais même dans le moindre détail. C'est une victoire complète du travail intelligent sur la nature inculte. Toutes les ressources locales ont été utilisées, et la chose est d'autant plus digne de remarque que les Missionnaires ont été seuls à l'œuvre. Ils ont fait le tout en grande partie de leurs mains et dirigé ce qu'ils ne pouvaient accomplir eux-mêmes.

Au lac La Biche, les Missionnaires n'avaient point encore fait leur retraite annuelle. Nous nous joignîmes à eux pour ces pieux exercices; nous étions tous bien sérieusement et bien pieusement occupés, lorsque voilà tout à coup le cher P. Rémas qui arrive et nous apporte avec lui une fameuse distraction enrichie d'un plaisir véritable. Il était accompagné d'un frère du P. Lacombe, l'excellent petit Gaspard, dont nous conserverons longtemps un précieux souvenir, et du bon Alexis.

Le 28 novembre était le jour fixé pour le départ. Nous prîmes congé de nos chers Missionnaires. Nous étions cinq pour le voyage. Les uns montèrent à cheval, les autres descendirent en carriole, et nous voilà à la recherche d'un chemin moins mauvais que la route ordinaire. Il n'y avait encore que très-peu de neige. Les détours faits pour éviter les mauvais pas allongèrent tellement la distance, qu'il fallut dix jours de marche forcée pour arriver au terme. L'avant-dernier jour, montant à cheval, après une longue course à pied, nous demandions au Révérend Père Visiteur ce que lui disait le sang à l'adresse de la température. « 15 degrés tout au plus, » fut la réponse Le nez et les pieds nous disaient à nous au moins 24 degrés. Le thermomètre décida la question, marquant 25 degrés. Nous admirions de tout notre cœur le bon P. Vandenberghe qui, sans l'habitude de nos voyages, monté à cheval, perdait sans s'en apercevoir 10 des 25 degrés de froid qui lui étaient montés en croupe.

Le 3 décembre, à la tombée de la nuit, nous arrivions à Saint-Albert; deux heures de retard avaient fait manquer le programme de réception. Tous les hommes, l'arme au bras; les femmes, la couverture sur la tête, avaient passé l'après-midi à attendre; la nuit congédia toutes ces braves gens, si avides pourtant de voir et de saluer le Révérend Père Visiteur et son compagnon de voyage. Le P. LACOMBE, le Fr. SCALLEN, les bonnes Sœurs de la charité étaient seuls à nous souhaiter la bienvenue. C'était plus qu'il n'en fallait pour nous faire goûter une joie bien grande et bien douce.

Le retour de la lumière nous permit de contempler avec une sorte d'orgueilleuse complaisance la belle Mission de Saint-Albert, si avancée quoique si nouvelle. La beauté naturelle du site, rehaussée par l'art, nous étonna, quoique nous l'eussions choisi nous-même. Il n'y avait pas encore quatre ans que ce choix avait été fait, et quel travail déjà! De belles et vastes constructions s'étaient élevées comme par enchantement; des champs spacieux défrichés, bien enclos et bien cultivés, donnaient déjà d'abondantes moissons. Quarante maisons construites autour du joli monticule sur lequel la maison du Seigneur, celle de ses ministres et de ses dévouées servantes forment le groupe qui domine tout le paysage; la petite rivière qui serpente au pied des collines et que l'on traverse sur un beau pont; puis, à une faible distance, le lac, dont les eaux, peu profondes, baignent le pied de la montagne qui fournit le bois de construction. Voilà ce que nous ne pouvions nous lasser de contempler; notre étonnement était partagé par le bon Père Visiteur, qui ne savait quoi le plus admirer · ou la beauté du pays, ou le travail colossal de ses apôtres. Pourtant, les rêveurs de systèmes absurdes veulent que le prêtre ne soit pas l'homme de l'époque. Qu'ils viennent donc, ces ennemis des ministres de la révélation! Il y a encore par le monde assez de sauvagerie pour que chacun puisse faire ses expériences. Il y a encore assez de ténèbres pour que chacun puisse essayer son *système luminaire*. Oui, qu'ils viennent, qu'ils rendent aux Indiens ignorants plus de services que ne leur en rend le pauvre prêtre! Qu'ils civili-

sent davantage et plus vite! Qu'ils adoucissent plus tôt les mœurs barbares des sauvages! Qu'ils viennent opérer dans nos déserts glacés les merveilles qu'y opère le prêtre! Qu'ils donnent au monde le spectacle d'un pareil dévouement, d'une pareille et entière abnégation! Alors nous croirons à leur mission réformatrice. Mais, en attendant, pendant qu'ils jouissent de tous les bienfaits que la main civilisatrice du christianisme a semés avec tant de profusion par le monde, qu'ils ne blasphèment pas contre Dieu, ni sa loi sainte, ni ses ministres sacrés!

Le lundi suivant, nous visitions le fort Edmonton, Mission de Saint-Joachim, pour y offrir nos respects à M. J.-W. Christie et y saluer nos chrétiens. Nous y retournâmes pour y célébrer les grandes solennités de Noël, à la suite desquelles nous fîmes l'examen des enfants de l'école tenue par le Fr. Scallen. Il nous fut facile de nous convaincre que les bruits avantageux qui circulaient au sujet de cette école n'étaient que l'expression de la stricte vérité.

Le P. Caer, chargé de la Mission du lac Sainte-Anne, vint de suite nous voir à Saint-Albert. Nous lui rendîmes sa visite à la plus ancienne de nos Missions, trouvant partout une satisfaction véritable à la vue du bien opéré et de l'avenir prospère qui semble réservé à ces belles contrées.

Pendant que nous visitions nos Missions de l'Ouest, le P. Grouard laissait celle de la Providence et allait consoler le P. Gascon dans la solitude du grand lac des Esclaves, où il arrivait le 14 décembre.

1865. — Le courrier d'hiver avait laissé Athabaskaw. Le P. Clut avait reçu par lui les lettres des Pères du Nord et, après lui avoir confié ses propres dépêches, était rentré dans sa profonde solitude, comptant les jours qui le séparaient de la fin de février et n'attendant aucune nouvelle avant cette époque. Il avait repris ses occupations ordinaires, un peu diversifiées pour préparer ses lettres. Un soir, il était à instruire ses sauvages, lorsque entrent tout à coup trois étrangers qui lui demandent sa bénédiction et répondent en langue indienne aux questions qu'il leur adresse en cet idiome. Il ne

fut pas possible de jouer la pièce longtemps. L'un des inconnus était le P. GROUARD, et les deux autres, deux jeunes sauvages qui l'avaient accompagné depuis le grand lac des Esclaves. Le bonheur de consoler le P. GASCON dans la solitude lui avait été si doux, que ce cher Père, oubliant les fatigues d'un long voyage, avait voulu se donner la même jouissance auprès du P. CLUT. La surprise de ce dernier était à son comble, son bonheur fut plus grand encore. Resté seul depuis l'été et n'espérant voir un confrère que l'été suivant, l'émotion lui fit verser des larmes abondantes; de grand cœur il remercia son ancien novice de la charité qui l'avait poussé vers lui. La satisfaction mutuelle goûtée par les deux Missionnaires se prolongea pendant plus d'un mois ; ils se séparèrent au commencement de mars, après avoir appris ensemble les nouvelles que leur apportait le retour du courrier. Le P. GROUARD reprit ses raquettes, sut, en passant au grand lac des Esclaves, par le P. GASCON, que le soleil de mars n'empêche pas toujours le thermomètre centigrade de descendre jusqu'à 41 degrés, et retourna auprès de son compagnon à la Providence.

Cependant, le Révérend Père Visiteur avait vu se renouveler l'année, et loin, bien loin de Paris, à l'extrême ouest du diocèse de Saint-Boniface, il avait reçu les souhaits des Oblats réunis à Saint-Albert. En retour, il donna pour étrennes au P. LACOMBE la mission de courir les prairies pour tâcher d'y atteindre les pauvres sauvages Cris et Pieds-Noirs, et développer en eux les germes de foi déjà reçus. Le P. RÉMAS reçut pour cadeau du jour de l'an le soin de la charmante réduction du lac Sainte-Anne, tandis que le P. CAER fut nommé premier officier du château Saint-Jean, Ile à la Crosse. Le Fr. SCALLEN continuait son école à Saint-Joachim, avec la perspective d'agrandissement pour cette œuvre si utile.

Nous sommes heureux de constater de nouveau les soins obligeants de M. J.-W. Christie et les services rendus au Révérend Père Visiteur en préparant tout ce qui était nécessaire à son voyage.

Le 9 janvier, le R. P. VANDENBERGHE faisait ses adieux à ses

frères du fort des Prairies, et reprenait la direction de la Rivière-Rouge. Monté sur un traîneau attelé de quatre chiens, il entreprenait un voyage de 1,500 kilomètres. Le Père Vicaire accompagnait le Révérend Père Visiteur. Après six jours de marche, les voyageurs arrivaient au fort Pitt. Le P. Tissot les y avait précédés. Le plaisir de saluer ce cher missionnaire fut diminué par la peine de le voir souffrant. Les fatigues du trajet entre le lac La Biche et le fort Pitt avaient douloureusement aggravé son mal opiniâtre, qui s'était déclaré quatre ans auparavant en parcourant la même distance. Le P. Tissot reçut son obédience pour passer de la Mission de Notre-Dame des Victoires à celle de Saint-Albert comme Père Préfet des Missions de l'Ouest.

Les heureuses dispositions des chrétiens du fort Pitt, l'affectueuse complaisance de M. Châtelain, qui en a la charge, consolèrent beaucoup le Révérend Père Visiteur, qui promit de faire tout en son pouvoir pour hâter un établissement dont l'urgence semble d'autant plus grande que ces belles terres ne peuvent pas rester longtemps sans être habitées. Nécessairement d'autres que les tribus errantes des plaines et des forêts iront bientôt demander à ce sol les richesses qu'il peut produire et en arracher les trésors qui y sont enfouis. Le versant oriental des montagnes Rocheuses, comme celui que saluent les rayons du soleil couchant, est une région aurifère. L'amour de l'or, cette autre fièvre jaune si peu redoutée, devra conduire tôt ou tard une population considérable vers la partie supérieure de la vallée de la Siskatchewan; car, en la remontant depuis le fort Pitt jusqu'au pied des grands monts, on trouve la plus belle et la plus avantageuse portion du pays.

Le 18, le Révérend Père Visiteur se séparait du P. Tissot et laissait le fort Pitt, pour, après sept jours de marche, arriver à Carlton, où l'attendait le P. Moulin. Ce dernier s'était perdu dans la forêt en venant. Il riait de bon cœur de cette aventure et s'en dédommageait en déployant tout le zèle possible en faveur de ceux pour le bonheur desquels il avait failli perdre la vie. Ce cher Père reçut, avec le bonheur qui le caractérise,

son obédience pour le lac Caribou. Les provisions manquant au fort, il fit ses adieux au Père Visiteur et reprit, avec deux sauvages, le chemin de l'Ile à la Crosse. Les différents coureurs d'hiver, qui viennent de tous les points du pays, se réunissent à Carlton pour y échanger les lettres dont ils sont porteurs. Le 27 janvier ils étaient tous arrivés. Le R. P. VANDENBERGHE, qui n'avait pas l'habitude d'un courrier semi-annuel, soupirait après les nouvelles de Paris et du reste de la Congrégation. Les lettres à son adresse purent satisfaire sa légitime impatience. Les missives du Nord disaient que Mgr GRANDIN, resté seul et malade à l'Ile à la Crosse, avait dû faire des voyages longs et pénibles pour visiter les Indiens mourants, et que nos Pères continuaient partout avec zèle le soin des œuvres confiées à leur sollicitude.

Le 29 au matin, les pauvres chiens de Carlton étaient attelés aux traîneaux, malgré la maigreur extrême où les tenait le triste état des magasins. Ces infatigables quadrupèdes devaient pourtant, dans le cercle de leurs attributs, remplacer les rapides locomotives et traîner la plus prompte des malles du pays, comme qui dirait à Marseille la malle des Indes. De nobles voyageurs prenaient aussi passage par ce train express. M. A. Prudon, avec une générosité bien digne de notre reconnaissance, sacrifia pour ces derniers une partie relativement considérable de ce qui lui restait pour nourrir sa famille. Le R. P. VANDENBERGHE et son compagnon étaient de nouveau en route. Plusieurs circonstances retardèrent leur marche ; ce n'est que le 7 février qu'ils arrivaient à la montagne de Tondre, où M. Taylor et sa famille leur firent l'accueil le plus aimable. Le lendemain, ils repartaient pourvus de tout ce qu'un établissement prospère peut fournir pour ces sortes de voyages. Le quatrième jour, au lever du soleil, ils entrèrent au fort Pelley. M. Campbell, sa dame, ses commis et leurs familles semblaient avoir pris à tâche de prouver qu'un fort de traite au milieu des forêts est, pour le voyageur, une oasis où l'on s'étonne de trouver le confort et la bienveillance des pays les plus recommandables par leur hospitalité.

Le 13 de grand matin, les voyageurs continuèrent leur route en compagnie de M. Campbell, et le 15 au soir, sans pour ainsi dire s'en être douté, le R. P. Vandenberghe, rendu à la baie des Canards, bénissait le P. Simonet à la porte de la chapelle de Saint-Edouard, dans laquelle il était ensuite si heureux de s'agenouiller devant le Saint Sacrement. Oh! mon Dieu, pourquoi faut-il que vos tabernacles, même les plus modestes, ne soient ici échelonnés qu'à de si grandes distances!

Le 16, vingt-deux personnes recevaient la confirmation, et les voyageurs repartaient en donnant au P. Simonet rendez-vous à Saint-Boniface pour le mois suivant. Plusieurs commis, qui cheminaient avec eux, leur continuèrent les bons offices dont ils étaient l'objet depuis leur départ d'Edmonton. Le 18 au soir, ils arrivaient chez M. Mac Donnell, au poste Manitoba, Notre-Dame du Lac. Ils y passèrent le dimanche pour repartir le lundi matin, et arriver le mardi à Saint-Laurent. Le mercredi 22, malgré une furieuse tempête de neige, ils parcoururent les 60 kilomètres qui les séparaient de la paroisse de Saint-François-Xavier, où ils arrivèrent chez M. Thibault, Vicaire Général, et où ils eurent, de plus, la consolation de rencontrer le P. Lestanc. Enfin, le 23, les cloches de la cathédrale de Saint-Boniface proclamaient hautement les joies du retour.

Deux semaines après, le P. Simonet, après s'être rendu jusqu'au lac du Cygne, arrivait à Saint-Boniface. Le P. Richer revenait aussi de Saint-Joseph. Les PP. Lestanc, Le Floch, Végreville et André s'unissaient à leurs confrères, et tous ensemble avaient le bonheur de faire leur retraite sous la sage et pieuse direction du R. P. Vandenberghe. Après cette retraite, le P. Végreville alla faire la Mission à Pembina. Le P. Simonet retourna à Saint-Laurent, le P. Richer à Saint-Joseph, le P. André à Saint-Charles. Les PP. Lestanc et Le Floch continuaient à l'évêché leurs besognes respectives.

Pendant que ces événements s'accomplissaient à la Rivière-Rouge, les œuvres de zèle réclamaient ailleurs de nouveaux efforts, de nouveaux sacrifices. Le P. Gasté, seul au Fond du

lac Caribou, s'y multipliait pour procurer les consolations de la Religion aux infortunés Indiens frappés d'une maladie contagieuse. Pendant plus d'un mois, au milieu des rigueurs extrêmes de janvier, il fut constamment en marche pour baptiser et confesser les sauvages mourants. Ce cher Missionnaire, en parlant d'une de ses courses, nous écrivait : « ... Je m'étais gelé presque toute la figure, bien que je ne fisse que courir toute la journée, ce qui faisait dire à un pauvre vieillard que j'allais visiter : « Ah ! que je suis heureux que tu « sois venu vers nous ; mon cœur aurait pleuré si tu t'étais « montré paresseux, mais en te voyant, en voyant surtout ton « visage défiguré, je connais aujourd'hui que la religion est « forte, puisque ni la rigueur du froid ni la longueur de la « route ne t'arrêtent. »

L'importante Mission confiée au P. Lacombe demandait un surcroît d'énergie, de force et de zèle. Il se mit en campagne au milieu de janvier. Il alla d'abord visiter les Cris, parmi lesquels il y avait déjà un certain nombre de chrétiens. Il les vit, les encouragea et leur donna rendez-vous pour le printemps à un endroit qu'ils choisirent eux-mêmes comme étant le plus avantageux pour leur réunion, sur les bords de la Siskatchewan, environ 150 kilomètres en bas d'Edmonton. Après ces préludes à l'exécution du plan projeté pour la conversion des sauvages, le P. Lacombe revint à Saint-Albert. A peine était-il arrivé qu'une députation des Pieds-Noirs vint réclamer le bonheur de sa visite. Ces féroces enfants de la prairie étaient attaqués de l'épidémie qui se répandit par tout le pays. Infidèles encore, ils avaient quelquefois un peu entendu parler religion. Sous la pression du malheur, ils tournèrent leurs regards vers celui qui a toujours quelques paroles d'encouragement et de consolation, vers le Prêtre, qu'il fait bon d'avoir auprès de son chevet, tenant la Croix d'une main et de l'autre montrant le ciel, dont le Divin Crucifié lui a remis les clefs. Le P. Lacombe n'hésita pas, il partit, malgré les difficultés et les dangers. Il fit pour ces sauvages tout ce que l'on peut attendre d'un bon Prêtre. Il en baptisa près de quatre cents qui, presque tous, moururent de suite. Il vous a écrit

lui-même, mon Révérendissime et bien cher Père, et les consolations et les poignantes émotions qu'éprouva son cœur généreux et sensible à la vue des maux dont était affligé ce peuple. L'épreuve était cruelle, mais c'était un coup de la Providence. Cette redoutable nation des Pieds-Noirs, comme celle des pacifiques Mangeurs de Caribou, comprit le dévouement de son apôtre et en reçut une heureuse impulsion vers le bien. Plein de mérites, mais épuisé de fatigue, le P. LACOMBE revint à Saint-Albert. D'autres instances l'appelèrent dans une autre direction. La contagion sévit au fort de la Montagne. Le Missionnaire y va consoler les chrétiens et les munir des secours de la Religion. Au commencement de mai, il est de nouveau en route pour aller jeter les premiers fondements de la Mission de Saint-Paul. Il y trouve un gros camp de Cris qui avaient été fidèles au rendez-vous, mais qui, eux aussi, étaient en proie à la maladie, à la souffrance, à la mort. Le Père commença à les instruire, à les consoler, et, pour compléter la série des services qu'il veut bien leur rendre, il saisit les manchons de la charrue que lui seul peut conduire, et ouvre les sillons où les pauvres sauvages vont déposer la semence que, pour la première fois, ils confient à la terre. Le 20 mai, le Père nous écrit : « La chaleur du printemps a changé la maladie de l'hiver en une dyssenterie qui enlève tous ceux qui en sont attaqués. Depuis deux jours, je me sens atteint de cette maladie ; je ne suis pourtant point encore arrêté et puis vaquer à mon ministère. Si cette contagion doit m'emporter, mon sacrifice est fait ; je mourrai heureux et content au milieu de mes chers néophytes, en leur administrant les derniers sacrements tant que j'en aurai la force. » Le zélé Missionnaire ne mourut pas, Dieu le conserva ; quelques jours après, il se délassait dans une visite à ses confrères du lac La Biche, il retourna ensuite à Saint-Albert.

Pendant que le P. LACOMBE consolait ses néophytes, nos autres Pères se livraient, dans leurs postes respectifs, aux mêmes œuvres méritoires et avec un zèle égal. Le P. TISSOT, malgré ses souffrances, prodiguait ses soins aux chrétiens de Notre-Dame des Victoires jusqu'au 23 mai, où il les laissa

pour aller commencer ses fonctions de Père Préfet à Saint-Albert. A cette dernière place, le P. CAER s'était épuisé auprès des malades. Malade lui-même, il dut garder le lit pendant plusieurs jours. Il était mieux à l'arrivée du P. TISSOT, il partit de suite pour l'Ile à la Crosse, où il n'arriva qu'après la mi-août, s'étant arrêté pendant quelques semaines auprès du P. MAISONNEUVE, au lac La Biche.

Le bon P. RÉMAS, tantôt au lac Sainte-Anne, tantôt à Saint-Albert, se soutenait au milieu des plus grandes fatigues, se préparant ainsi aux fatigues plus grandes encore, qu'il éprouva pendant ce long voyage qu'il entreprit le 19 mai, pour visiter la Mission de Saint-Bernard.

A peu près au moment où la main de Dieu s'appesantissait sur les Pieds-Noirs pour les appeler à Lui, le même Dieu bon faisait offrir son joug si aimable à la nation des Esquimaux. C'est le P. PETITOT qui, malgré l'état de souffrance où il était, se rendit sur la terre des mangeurs de chair crue (signification du nom Esquimaux). Les apôtres d'aujourd'hui, comme ceux de la primitive Eglise, savent se faire tout à tous, pour gagner tous les hommes à Jésus-Christ. Le P. PETITOT se rendit à l'embouchure du grand fleuve Mackenzie, il descendit jusque dans la cabane souterraine des habitants des rives de l'Océan glacial, il y séjourna pendant dix jours, vivant de la vie de ce peuple, pour travailler à son instruction. Le chef, dans la hutte duquel il était, touché de son zèle et de son abnégation, le prit pour le fils de l'Éternel, et l'excès de sa confiance le porta à un excès de superstition qui obligea le Missionnaire à partir plus tôt qu'il n'aurait désiré et sans opérer tout le bien qu'il avait à cœur.

Pendant que la divine semence tombait sur la plage glacée de la mer Arctique, le vénérable Prélat, auquel le Vicaire de Jésus-Christ avait confié cette partie de l'Église de Dieu, reprenait le chemin de ses lointaines et difficiles Missions. Mgr FARAUD avait repassé l'Océan. Pendant un séjour de quelques semaines en Canada, il surveilla l'impression de livres sauvages, et travailla à l'avantage de son Eglise naissante. Le 25 avril, Monseigneur d'Anemour, accompagné des PP. GENIN,

TISSIER et LEDUC, des FF. LALICAN, HAND et MONEY, laissait Montréal pour la Rivière-Rouge, et le 24 mai le clergé et la population catholiques de la colonie avaient le bonheur de voir arriver la pieuse caravane. Les cloches sonnèrent leurs plus joyeuses volées, la cathédrale retentit des chants de la plus vive allégresse. Deux Evêques étaient agenouillés au pied de l'autel, auprès duquel ils avaient reçu tous deux l'onction sacerdotale, au-dessus du caveau qui renferme les dépouilles mortelles du premier Evêque de la Rivière-Rouge, qui les avait faits tous deux prêtres de Jésus-Christ, et dont ils sont les successeurs, étant chargés chacun d'une partie de son diocèse. Que de choses semblent étranges ici-bas! quelles surprises nous ménage la Providence ! Seigneur, que vos desseins sont impénétrables! faites que nous concourions à leur réalisation. Je n'entreprendrai pas de dépeindre ce qui se passa en nous, en ce jour, dont le souvenir est gravé en caractères ineffaçables dans notre âme. A toutes les joies, à toutes les consolations, à toutes les espérances que l'arrivée de Mgr FARAUD et de ses compagnons procurait à l'Evêque de Saint-Boniface, vint se joindre la satisfaction de pouvoir offrir l'hospitalité aux nouveaux venus. Les travaux de l'Evêché avaient été hâtés, non pas pour son achèvement, ce qui était impossible, mais du moins pour le rendre logeable, et nous eûmes le bonheur de voir dix-sept Oblats assez commodément abrités sous notre toit. Le plaisir de cette nombreuse réunion de famille dans notre maison compensait les soucis, les inquiétudes et les difficultés que nous a coûtés son érection. Mgr FARAUD était accompagné d'un gentilhomme français, M. le vicomte Hyacinthe de Bélizal, qui venait, comme touriste, visiter notre pittoresque contrée. L'Evêque de Saint-Boniface fut trop heureux de lui offrir la modeste mais cordiale hospitalité de sa demeure. Le nom de cette honorable famille nous était avantageusement connu, puis nous devons tant à la France, que tout ce qui est Français rencontre nos plus chaleureuses et plus sincères sympathies. C'est la France qui fournit presque tous nos Missionnaires; c'est elle qui, en grande partie, nous nourrit et nous soutient. Du haut du ciel nos pauvres sauvages

prient Dieu de bénir la France, puisque ce sont ses enfants et ses aumônes qui les y ont conduits en grand nombre. L'Evêque de Saint-Boniface voudrait pouvoir dire à toutes les âmes généreuses de ce noble pays combien son cœur est reconnaissant, pour tout ce qui est fait en faveur de l'Eglise confiée à ses soins. Privé de cette consolation, il était du moins heureux d'offrir l'hospitalité à l'un de ses aimables enfants.

Avant l'arrivée de Mgr Faraud, le R. P. Vandenberghe, accompagné du P. Lestanc, avait été visiter la Mission de Saint-Joseph, où se trouvaient alors les PP. Végreville et Richer. Cette excursion offrit au bon Père Visiteur l'occasion de goûter à une petite aventure de voyage. Déjà il avait parcouru des centaines et centaines de lieues dans le diocèse de Saint-Boniface, sans que le moindre accident personnel eût compromis le bien-être possible dans ces sortes d'expéditions ; le retour de la visite à Saint-Joseph vint faire exception et permit au R. P. Vendenberghe d'enrichir son calepin d'une note nouvelle, et au P. Lestanc d'en ajouter au sien une d'une espèce bien connue. Les deux vénérables voyageurs s'en revenaient causant, sans doute, des choses faites et à faire, du pour ou du contre de quelque grave question. Leur guide, à cheval devant eux, arrive sur les bords d'une petite rivière dite Rivière aux Prunes, il la traverse, sa monture presque à la nage. Le P. Lestanc, chargé de conduire le « char de l'Etat, » croit qu'il en peut faire autant, et guide son cheval au beau milieu de la rivière. Le courant rapide, surpris d'une pareille audace, s'empare de l'espèce de caisse posée sur les roues, il la renverse et plonge à l'eau et Visiteur et conducteur. On n'était encore guère qu'à la fonte des neiges, l'eau était froide, les voyageurs furent trempés de la tête aux pieds, perdirent une partie de leurs effets et mouillèrent le reste. Ils étaient loin de toute habitation, au milieu d'une plaine déserte, dans l'impossibilité, par conséquent, de faire du feu pour se sécher et se réchauffer, force leur fut de marcher ainsi pendant plusieurs heures. Heureusement la rencontre d'une famille métisse qui était en loge, au milieu de la prairie, qui avait un peu de bois, fit que cet accident n'eut pas les suites fâcheuses

qu'il pouvait occasionner. Le bon P. VANDENBERGHE voulut bien s'en amuser ensuite avec nous, et nous laisser lui dire que cet accident était heureux, puisqu'un Visiteur doit aller même jusqu'au fond des........ « choses courantes. »

Le R. P. VANDENBERGHE avait prolongé son séjour à Saint-Boniface pour y rencontrer Mgr FARAUD, et régler, après l'arrivée de ce dernier, ce qui n'avait pas été prévu ou déterminé auparavant. Nous en étions bien aise. La présence de votre digne représentant au milieu de cette nombreuse réunion d'Oblats ne pouvait qu'être très-agréable à tous et utile aux œuvres qu'ils ont tant à cœur. Enfin, le jour fixé pour le départ était arrivé ; le 5 juin, l'illustre Visiteur laissait Saint-Boniface. Puissent les larmes brûlantes qui coulèrent alors de nos yeux répandre sur l'âme de ce bon Père un bonheur égal à la peine que nous sentîmes le jour de son départ. Puissent les accents de la reconnaissance et les vœux de l'amitié lui obtenir une ample récompense pour tout ce qu'il a fait et souffert pour nous. Le P. SIMONET accompagna le Père Visiteur jusqu'à Pembina.

Le jeudi suivant, le P. TISSIER, les FFr. LALICAN, HAND et MOONEY laissaient aussi Saint-Boniface pour se rendre aux postes respectifs que leur assignait l'obéissance. Le 13, au matin, d'autres adieux vinrent demander à notre cœur d'autres sacrifices. Mgr FARAUD, que nous avions vu arriver avec tant de bonheur, s'embarquait à son tour pour franchir la distance considérable qui le séparait encore de la portion de son héritage. Il partit accompagné du P. GENIN et du Fr. BOISRAMÉ.

Le P. LESTANC nous laissait en même temps pour une courte Mission au fort Alexandre. De retour, le Père Supérieur alla visiter le P. SIMONET dans son isolement de Manitoba. Le visité vint faire la conduite au visiteur jusqu'à Saint-Boniface, où le P. LESTANC ne resta que quelques jours, repartant pour une autre Mission au fort Alexandre, d'où il ne revint qu'à la fin d'août.

Le P. RICHER, qui était venu à Saint-Boniface faire ses adieux au R. P. VANDENBERGHE, partit ensuite pour la prairie.

Il y accompagna les chasseurs de Saint-Joseph et de Pembina.

Le P. Leduc, arrivé avec Mgr Faraud, fut attaqué en chemin d'un violent rhumatisme inflammatoire, qui le fit souffrir beaucoup et lui rendit la dernière partie du voyage bien pénible. Rendu à Saint-Boniface, cet excellent jeune Père eut du soulagement; tout permettant de croire à une prompte guérison, il reçut son obédience pour les Missions de la Siskatchewan. Déjà sa pieuse imagination de Missionnaire rêvait les consolants succès de son glorieux apostolat au milieu des sauvages et nombreuses tribus des prairies, lorsqu'une cruelle rechute vint l'éprouver de nouveau. Non-seulement il souffrit beaucoup, mais même il fut réduit à la dernière extrémité. Le Père Supérieur crut devoir l'avertir de se préparer pour l'éternité; mais notre cher malade, qui n'avait pas pu partir pour Mission, ne voulut pas partir pour le ciel avant d'avoir gagné ses épaulettes de conquérant évangélique. Il reprit bientôt ses forces premières, sans pourtant que les douleurs de jambes n'eussent donné à sa démarche plus d'aplomb que par le passé.

Mgr Grandin, comptant sur la prochaine arrivée du P. Caer, avait signé la feuille de route du P. Moulin dès le commencement de juin. Ce dernier, ayant trouvé une occasion favorable, vint à Saint-Boniface nous procurer la surprise et le plaisir d'une visite de deux jours, après laquelle il reprit le chemin du lac Caribou, où il rejoignit le P. Gasté, qui, aimant, lui aussi, à voir les Evêques, était allé saluer Mgr Grandin à la Mission de Saint-Jean-Baptiste.

En juin, le Fr. Bowes était descendu du lac La Biche à l'Ile à la Crosse, et le Fr. Salasse y était venu d'Athabaskaw. En même temps, le P. Grouard était allé donner la Mission au fort Simpson. A son retour, le P. Eynard rendait le même service aux chrétiens et catéchumènes de la Grande Ile ; et le 9 juillet, il arrivait à la Mission du grand lac des Esclaves consoler le P. Gascon.

Nous avons vu le P. Rémas partir de Saint-Albert, le 19 mai, pour la Mission de Saint-Bernard, du petit lac des Esclaves. Il y arriva le 31. Il y passa cinq semaines, s'y livrant à tous

les exercices qu'inspire le zèle le plus généreux. Ce bon Père reprit ensuite le chemin du lac Sainte-Anne, où il n'arriva qu'après avoir surmonté les plus grandes difficultés et vaincu des obstacles sans nombre. Il fut trois semaines en route, mangeant, comme il l'écrit lui-même, *un peu trop peu,* et travaillant, comme l'indique son récit, *un peu trop beaucoup.* Enfin, le 25 juillet, tout épuisé et déguenillé, il arriva au lac Sainte-Anne et eut la consolation d'y trouver le P. TISSOT qui était venu assister un malade. Cette rencontre fut d'autant plus agréable au P. RÉMAS, qu'il avait conçu les plus vives inquiétudes au sujet du Père Préfet, qu'on lui avait dit être mort en chemin.

Le P. VÉGREVILLE, après avoir passé le printemps à Saint-Joseph, était revenu à Saint-Boniface. Sa santé s'étant refaite, l'obéissance assigna à son zèle la Mission de Notre-Dame des Victoires. Le P. VÉGREVILLE sait les langues crise et montagnaise, l'une indispensable, l'autre utile au lac La Biche. On crut donc, avec raison, qu'il servirait avantageusement cette Mission. La maladie du P. LEDUC avait dérangé les calculs; c'est au moment où il souffrait davantage que la caravane de l'Ouest se mit en route. Le P. ANDRÉ eut l'avantage, et pourquoi ne pas dire le plaisir? d'être choisi pour le remplacer. Il reçut son obédience pour l'*Emporium* de l'Ouest. C'est le 21 juin que les PP. VÉGREVILLE et ANDRÉ laissèrent Saint-Boniface. Une Sœur de la charité partait en même temps pour Saint-Albert avec deux jeunes personnes qui voulaient se consacrer, elles aussi, au service de cette belle Mission. C'est le 22 que nous fîmes à ces généreux voyageurs des adieux qui coûtèrent cher à notre cœur, et qui certainement éprouvèrent aussi les leurs. Pourquoi faut-il que la vie soit un enchaînement continuel de séparations et de déchirements? La généreuse caravane n'arrivait au terme de son voyage qu'au commencement d'août.

Le 7 juillet, le P. LACOMBE s'était de nouveau mis en route, pour suivre les sauvages à la prairie. Il demeura avec eux jusqu'au mois de septembre. C'est dans le cours de cette expédition qu'il se rendit au fort Pitt. Dieu lui en avait inspiré

la pensée pour lui donner la consolation d'y rencontrer les Missionnaires qui venaient d'arriver à ce poste, en route pour les Missions plus éloignées.

Mgr FARAUD, parti de Saint-Boniface le 13 juin, arrivait à l'Ile à la Crosse le 25 juillet. Sa Grandeur y vit Mgr de Satala. La rencontre des deux Prélats fut des plus agréables pour leurs cœurs. Mgr GRANDIN, qui avait tant travaillé et tant souffert dans la rivière Mackenzie, en voyait avec bonheur le Vicaire. Cette vue le rassurait sur l'avenir de ces importantes Missions et en garantissait le succès. Les zélés coopérateurs de Mgr d'Anemour allaient être si heureux de son arrivée ; l'âme sensible de celui qui les avait dirigés pendant trois ans partageait leur bonheur. De son côté, Mgr FARAUD dut être bien affecté à la vue de Mgr de Satala. Il savait tout ce que ce pieux Prélat avait enduré de fatigues et de privations pour cultiver sa vigne, et aussi pour lui créer un établissement. La plus vive reconnaissance animait son cœur. Avec quelle affectueuse avidité il accueillit tous les précieux renseignements que Mgr GRANDIN pouvait seul lui donner ! Avec quelle entière confiance il lui fit part de ses craintes, de ses espérances, de ses projets ! On est si embarrassé quand on se voit chargé du soin des autres, qu'on est bien aise de se munir de tous les renseignements possibles, surtout quand on peut les puiser à une source comme celle que l'expérience et le dévouement de l'évêque de Satala offraient au nouveau Vicaire apostolique. Les barques ne s'arrêtant que très-peu de temps à l'Ile à la Crosse, les deux Prélats ne purent consentir à se séparer sitôt. Mgr GRANDIN prit, lui aussi, passage sur ces embarcations. Par cette petite industrie, on prolongea les entretiens pendant deux jours, qui, pour être bien employés, furent des jours de vingt-quatre heures de veille, puis les Grandeurs subirent, elles aussi, l'implacable loi de la séparation. A l'Ile à la Crosse, le Fr. SALASSE s'était joint à Mgr FARAUD, en remplacement du Fr. LALICAN, débarqué au Portage du fort de Traite, pour la Mission du lac Caribou.

Les joies, comme les douleurs, éprouvent fortement ; réunies, elles épuisent parfois. Quand, comme Mgr GRANDIN, on a

le dangereux privilége d'être doué d'une sensibilité extrême, d'un cœur par trop généreux et d'un faible tempérament, il est bien difficile de résister aux violentes impressions d'une joie extrême et d'une douleur poignante. Il y avait de tout cela dans les nouvelles dont Mgr Faraud était porteur, dans les lettres adressées à l'évêque de Satala; aussi ce dernier seigneur fut-il violemment éprouvé. Il se soutint encore, tant que dura la surexcitation nécessaire, pour répondre à ses lettres. Cette force factice épuisée, Mgr Grandin fit une dangereuse maladie. Lui-même, si peu soucieux d'ordinaire de sa propre conservation, craignit pour ses jours. Dieu eut pitié de nous et de notre diocèse, et après le 20 août Monseigneur entrait en convalescence.

Cependant l'évêque d'Anemour avait continué sa route et atteint les limites de sa juridiction. Dans cette direction, ce sont les hauteurs du Portage de la Loche qui séparent le Vicariat de la rivière Mackenzie du reste du diocèse dont il a été détaché. Mgr Faraud, arrivé à cette hauteur des terres, salua, d'un côté, le diocèse de Saint-Boniface, auquel il n'appartient plus, mais où il a, lui aussi, porté le poids de la chaleur et du jour; où il laisse des frères nombreux, des amis dévoués, et d'où s'élèvent journellement des vœux et des prières ardentes pour son bonheur et la prospérité des œuvres confiées à sa sollicitude. De l'autre côté de ces hauteurs, l'évêque d'Anemour voyait plus que la terre promise, c'était la terre donnée, « la portion de son héritage et de son calice. » Terre de travail; mais le Prélat, fidèle à la devise qu'il a choisie avec tant d'à-propos et de générosité, répéta volontiers : *Non recuso laborem*. Terre de consolation; on en est toujours si avide, il y en a toujours tant à se sacrifier pour Dieu et le prochain. L'imagination, souvent bien faible, à côté de la réalité, nous montre le Vicaire apostolique de la rivière Mackenzie en proie aux vives émotions que lui inspire sa position. Position dans laquelle le cœur veut et ne veut pas; dans laquelle toutes les répugnances et les difficultés agitent et bouleversent l'âme. Position dans laquelle la force et la générosité de l'abnégation peuvent seules assurer le triomphe de la

grâce qui les inspire. Un Vicariat apostolique auprès du pôle nord, ce n'est pas l'idéal de ce que l'homme ambitionne d'ordinaire, mais bien la parfaite réalisation des vœux de ceux qui ont été appelés à la vie religieuse par la méditation de la sublime maxime : *Evangelizare pauperibus misit me Deus.* Les difficultés de cet apostolat sont encore grandes et nombreuses, pourtant l'on peut déjà dire avec un saint enthousiasme : *Pauperes evangelizantur.* Mgr d'Anemour est là où, vingt ans auparavant, un zélé Missionnaire venait, pour la première fois, offrir aux pauvres de ces pauvres contrées les richesses infinies du Ciel, les trésors de la miséricorde, de l'immense charité du Dieu d'amour. Quel changement s'est opéré depuis le jour où, pour la première fois, le sang de la divine victime a coulé sur les hauteurs du Portage de la Loche ! Malgré la facilité avec laquelle la pensée du Missionnaire entrevoit, avec laquelle son cœur demande la conversion des infidèles, M. Thibault n'avait certainement jamais songé aux conséquences admirables de son zèle, à tout ce qui s'est opéré depuis. Au moment où il arriva au Portage de la Loche, tout était infidèle dans cette partie de l'immense Vicariat du nord-ouest. Le vénérable vieillard, qui lui avait toujours consacré toutes ses aspirations et ses souhaits les plus ardents, n'avait que cinq auxiliaires pour donner leur concours à un zèle qui avait déjà épuisé ses forces. Les Oblats, en route pour la Rivière-Rouge, n'étaient pas encore auprès de l'Evêque de Juliopolis. Aujourd'hui, Monseigneur, vous êtes au Portage de la Loche, comme pour y célébrer le vingtième anniversaire de la première visite du premier Missionnaire. Avant de détourner vos regards de ce diocèse de Saint-Boniface, qui n'a été amoindri dans son étendue que parce que vous et tous ceux qui sont sous votre juridiction et la nôtre avez tant travaillé à en agrandir les œuvres ; avant de nous faire des adieux qui ne sont, à la vérité, qu'extérieurs, et ne diminuent en rien l'affection mutuelle qui nous unit si intimement depuis dix-sept ans, oui, cher Seigneur, reposons-nous ensemble quelques instants, sur les bords de ce délicieux petit lac qui sépare nos diocèses ; jetons un regard d'une affectueuse complaisance

sur ce que la Congrégation des Oblats, cette famille de nos cœurs et de nos plus légitimes espérances, a fait pour les pays confiés à notre sollicitude. Il est si doux de s'occuper de ce que l'on aime davantage ! les souvenirs de famille ont un attrait spécial, quelque abrégée qu'en soit l'expression. Le simple catalogue des lieux évangélisés et des noms de ceux qui y coulent leurs jours, forme une page bien éloquente et bien agréable. Vous savez que :

La paroisse et le collége de Saint-Boniface, Saint-Charles, Saint-Alexandre, le bas des rivières Rouge et Winnipeg reçoivent les soins : 1° d'un Evêque Oblat; des Pères : 2° J.-J.-M. Lestanc ; 3° J.-M.-J. Le Floch, et des Frères : 4° J. Gléna ; 5° J.-J. Duffy.

Les différents postes échelonnés autour des lacs Manitoba et Winipagous sont visités par le Père : 6° L. Simonet.

Saint-Joseph, Pembina (diocèse de Saint-Paul), et les prairies adjacentes sont confiés aux Pères : 7° J. Richer ; 8° H. Leduc.

Saint-Albert, Sainte-Anne, Edmonton, Saint-Paul, le petit lac des Esclaves, les forts Jasper et de la Montagne, ainsi que les nombreuses tribus des prairies, exercent le zèle des Pères : 9° J. Tissot ; 10° R. Rémas ; 11° Alb. Lacombe ; 12° A. André, et du Frère : 13° C. Scallen.

Le lac La Biche et le fort Pitt sont le partage des Pères : 14° A. Maisonneuve ; 15° V. Végreville.

Les deux forts du lac Caribou, celui du Portage de Traite et leurs environs sont desservis par les Pères : 16° Mollin ; 17° A. Gasté ; et le Frère : 18° Lalican.

L'Ile à la Crosse, le Portage de la Loche, les lacs Vert et Froid, Carlton possèdent un ami bien cher à notre cœur, un autre Evêque Oblat : 19° Mgr V. Grandin ; le Père : 20° Caer ; et les Frères : 21° Louis Dubé ; 22° P. Bowes ; 23° J. Perréard.

Quel heureux progrès, n'est-ce pas, fait même dans les limites actuelles du diocèse de Saint-Boniface, puisque, outre son clergé séculier, l'Eglise y est servie par deux Evêques, quatorze Pères et sept Frères Oblats ? Monseigneur, le spectacle n'est pas moins consolant du côté d'Athabaskaw-Mac-

kenzie. Ce Vicariat a : 1° l'avantage de vous posséder. Les cœurs généreux qui servent déjà ces Missions, et ceux, non moins généreux, qui vous accompagnent, vous ont permis les combinaisons suivantes, que vous nous avez communiquées :

A Athabaskaw, Notre-Dame des Sept-Douleurs et la rivière à la Paix, les Pères : 2° G. CLUT ; 3° TISSIER, et le Frère : 4° MOONEY.

Au grand lac des Esclaves (Missions de Saint-Joseph, Saint-Michel et Saint-Cœur de Marie), les Pères : 5° H. GASCON ; 6° E. EYNARD, et le Frère : 7° HANT.

A la Providence, forts Simpson, du Liard et Halket, les Pères : 8° GENIN ; 9° E. GROUARD, et les Frères : 10° A. REYNARD ; 11° SALASSE ; 12° BOISRAMÉ.

A Good-Hope, fort Norman et le bas du grand fleuve Mackenzie, les Pères : 13° SÉGUIN ; 14° E. PETITOT, et le Frère : 15° KEARNEY.

Oui, répétons-le, bien sûr, le premier Missionnaire qui a foulé les bords du lac tranquille où nous causons, et qui ne pouvait donner que quelques lueurs d'espérance aux nations infortunées d'au delà du Portage de la Loche, parmi lesquelles il n'y avait pas un seul chrétien ; oui, ce zélé Missionnaire, malgré les vœux ardents de son cœur généreux, était loin de soupçonner que, vingt ans plus tard, ces froides et inhospitalières régions compteraient des milliers de chrétiens ; qu'elles auraient été sillonnées, en tous sens, par ses successeurs ; qu'elles seraient érigées en Vicariat apostolique ; qu'un Evêque, huit Pères et six Frères de notre chère Congrégation, qu'il ne connaissait même pas, y travailleraient à l'établissement du règne de Jésus-Christ. Bénissons Dieu de ces succès. Remercions-le de ce que sa grâce nous a choisis pour contribuer, en quelque chose, à la sanctification de son nom. Les succès passés nous sont une garantie raisonnable des triomphes à venir. Forts de la puissance même de Dieu, de la protection de Marie, appuyés sur cette Congrégation qui s'est déjà montrée si généreuse et si confiante à notre égard, poursuivons l'œuvre sainte en nous souvenant que la couronne n'est que pour ceux qui auront combattu jusqu'à la fin. De-

puis que nous sommes entrés dans la lice, tous nos efforts ont été confondus; en nous séparant aujourd'hui, bien-aimé Seigneur, nous n'en serons que plus unis, puisque, non-seulement nous poursuivons le même but, mais qu'une égale responsabilité va désormais peser sur chacun de nous. En vous remettant cette portion de la vigne du Seigneur que le Souverain Pontife vous a confiée et que j'administre, en mon nom ou au vôtre, depuis douze ans, par moi-même ou par notre commun ami, Mgr GRANDIN, je ne puis qu'éprouver une profonde émotion et une vive sympathie. Je ne vous dissimulerai pas non plus, et l'expérience me permet de vous le dire, les splendeurs et la pompe qui entourent la dignité épiscopale n'en écartent ni les soucis, ni les douleurs Vous vous surprendrez plus d'une fois à regretter les heureux jours que nous avons coulés ensemble, lorsque nous n'étions que prêtres Missionnaires, et que ni l'un ni l'autre de nous n'avait le plus léger soupçon qu'il pût, un jour, changer sa croix d'Oblat pour celle de Pontife. Espérons que Dieu lui-même a voulu un ordre de choses auquel notre volonté n'a été pour rien. Séparons-nous, Monseigneur, pour donner à Dieu et à la partie de son Eglise qui nous est échue en partage, le peu qui nous reste de force et d'énergie. Voyez avec quelle ardente et légitime impatience vous êtes attendu par tous nos Frères d'Athabaskaw et de Mackenzie. Ils vous appellent de tous leurs vœux. Les tribus qu'ils évangélisent soupirent aussi après votre arrivée, comme après une époque de grâce et de sanctification. Allez inaugurer l'ère nouvelle que le Seigneur, dans son infinie miséricorde, réserve aux infortunés habitants de ces lointaines et arides régions. Adieu, cher ami, oui, soyons à Dieu, pour que les peuples qu'il nous a confiés soient aussi à Lui.

Quant à vous, mon Révérendissime et bien cher Père, à qui j'adresse ces pages, je pourrais craindre de vous avoir fatigué par leur longueur, si votre affectueuse sollicitude pour vos enfants ne vous inspirait pas le plus vif intérêt pour eux et pour les œuvres auxquelles ils consacrent leurs existences. Les courses incessantes dont il est exclusivement

parlé dans ce récit lui donnent presque les allures d'une leçon d'arpentage. Elles témoignent pourtant du zèle et de l'abnégation de vos enfants et prouvent, jusqu'à l'évidence, qu'ils ont eu à cœur l'accomplissement de leur devoir. Une plus sage direction aurait pu diminuer la fatigue et augmenter le résultat. Il est inutile de répéter ici que le plan général que j'ai eu dessein d'adopter, exclut les occupations ordinaires, c'est ce qui explique pourquoi quelques-uns de nos Pères et de nos Frères ne sont pas aussi souvent mentionnés que d'autres. Ce n'est pas à dire qu'ils aient eu moins de zèle ou moins de fatigues, ni de mérites. Dans une armée bien disciplinée, tous les braves ne montent pas à l'assaut, et tous n'ont point le privilége de se ruer dans la mêlée, où les appellent leur courage et leur ardeur. Quelques-uns des plus intrépides, des plus dévoués et des plus habiles sont forcés de garder les places conquises, ou d'aider à la combinaison des plans nécessaires à la poursuite de la campagne. Plus d'une fois, j'ai dû me refuser aux pressantes sollicitations inspirées par le zèle généreux que je devais contenir ou diriger, de façon à atteindre plus sûrement le but que nous poursuivons. Quoi qu'il en soit, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'aucun de vos Oblats ne s'est épargné. Les notes et statistiques que je me propose d'ajouter à ce récit en seront une preuve nouvelle. En attendant la réalisation de cette dernière promesse, je termine l'accomplissement de celle qui a provoqué ce récit. Les vingt années de Missions dans le nord-ouest de l'Amérique sont écoulées, puisque le jour auquel Mgr Faraud arrivait au chef-lieu de son Vicariat apostolique est précisément le vingtième anniversaire du jour où le R. P. Aubert débarquait à Saint-Boniface pour, au nom de notre bien-aimé Fondateur, offrir les services de la Congrégation au premier Evêque de la Rivière-Rouge. Pendant ce laps de temps, notre chère Famille a envoyé trente-neuf Oblats profès dans nos Missions. Elle en a rappelé cinq, qui ont été remplacés par cinq autres qui ont fait profession ici. Le Ciel en a pris un, pour prouver son droit et encourager nos espérances. Nos Missions possèdent encore les trente-huit autres. Pas une dé-

fection n'est venue affaiblir les rangs de la petite mais généreuse phalange qui combat les combats du Seigneur dans ce coin reculé du monde. Ce seul fait, nous le savons, console votre cœur paternel ; puisse-t-il contribuer à nous assurer quelques nouveaux renforts. Mes fautes et mes misères ne me permettent pas de me glorifier de ce résultat. La grâce de Dieu et la générosité de mes Frères qui seules l'ont amené, procurent à mon cœur la vive allégresse qu'il éprouve en disant à la Congrégation : *Quos dedisti mihi non perdidi ex eis quemquam. Ego servabam eos in nomine tuo.*

† ALEXANDRE, O. M. I.,
Évêque de Saint-Boniface.
